

L'HOMME SANS NOM de WANG BING

Si la question de l'identité obsède l'homme qui vit en société, elle ne se pose pas pour celui qui s'en retire pour aller dialoguer avec une nature peu proluxe mais toujours assez réconfortante avec les biffins tous azimuts de la ville impériale. L'homme sans nom, c'est saint François qui converse avec les graines qu'il sème au passage des oiseaux. Dans ce désert des noms et des cœurs, l'homme y fait son trou comme un lièvre qui attend la trêve hivernale des obus qui zigzaguent autour de sa planète. Dans cette tanière de l'oubli règne l'ordre de la nécessité, célèbre trilogie du vivant : manger, dormir, se vêtir. Cauchemar apocalyptique pour les riches, rêve éveillé pour les pauvres, crèche de Noël sur son lit d'ortie pour les plus gourmets des révolutionnaires. L'homme sans nom ou le martyr de la croissance Urbi et Orbi !

Contaminons le repaire de celui qui a été épargné par le mirage du consumérisme. Ouvrons l'œil de celui qui converse avec des aliments et nommons-le ! L'homme sans nom ressemble à un vieil indien qui s'est enroulé dans une couverture de survie à la langue de mort. Il n'est plus question de temps, mais de délai ! Le temps de la fin a déjà commencé pour ce somnambule du progrès. C'est le temps que dure le film, le temps de l'intrusion. Il y a chez L'homme sans nom quelque chose de Van Gogh dans l'empire du milliard. Un semeur de vie qui ne récolte que la mort, un dos singulièrement penché qu'on aimerait énucléer comme une tumeur, car notre homme représente un kyste pour l'Empire. L'homme sans nom demeure muet, ce sont ses mains qui sont les plus bavardes. Des mains sales qui lui vont comme des gants couleur d'argile et dans lesquelles se sont incrustés tels des coquillages tous les stigmates d'une vie de pénible labeur. Mais des mains farouchement volontaires à faire pâlir ce rapace de Monsieur Bertin frappé à tout jamais d'ankylose esthétique... Dans cette cavité souterraine, comme écho à la grotte de Dionysos, L'homme sans nom retrouve un peu de son passé dans des bruits familiers qui circulent d'une marmite à l'autre. C'est avec la sureté d'un Solti qu'il dirige ses baguettes culinaires dans cette mixture alimentaire qui régale ses oreilles autant que son palais. Le bruit comme preuve ontologique de l'existence de L'homme sans nom... Une symphonie de frémissements à laquelle participent tous les instruments complices de sa Passion, trésors glanés au fil des saisons, potes de dernière minute, la Cène vue de dessous la table, à portée de chiens. Et quand Judas s'approche un peu plus près du visage de celui qui est sans label pour l'iriser ou pour l'atomiser, nous chercherions en vain derrière chaque craquelure les raisons germinales de sa disparition, car il n'y en a pas. Habiter une niche n'est pas une preuve de bestialité ou de sous-humanité ; il faut voir les choses à la façon des poètes qui diront aux enfants

incrédules que la minuscule planète de ce vieil homme a éclaté lors de sa percussion contre un astéroïde rempli de baobabs... Combien de petites planètes se sont-elles disloquées dans l'Empire du milieu ? Et dans les galaxies périphériques ? De quoi faire trembler les glorieux soldats de terre de l'empereur Qin ? Mais notre biffin céleste ne cherche pas à lutter contre les figures illustres et souriantes de son pays, trop occupé qu'il est à soigner les plaies de son poucet de royaume qu'il piétine d'une allure maigrement virile. Labourer, maçonner : nous atterrissons quelque peu sonnés à la vue de tant de simplicité et de naturalité.

Des klaxons hors-cadre pointent leur fol ennui jusqu'à nos oreilles indiscretes. Où sommes-nous ? Un frottement d'œil éternel ne suffira pas à nous tirer de notre torpeur, il est là, lui, l'innomé, ressuscitant humblement en nous un désir d'humanité. Mais que représente l'humanité des autres aux yeux de celui qui a choisi de vivre en dehors de la communauté des hommes, à mi-chemin entre la bête et dieu ? L'homme sans nom demeure imperméable à ce désir d'humanité qui nous écarquille la conscience le temps de la projection. Passée celle-ci, c'est semblable à des jouets mécaniques qui s'arrêtent dans un geste de rigidité cadavérique avec l'extinction des lumières, qu'il demeure dans l'en-soi pénard, appuyé sur les joues de la vieillesse, alors que nous retournons à notre danse intersubjective, agités comme des abeilles prêtes à butiner leur festin.

Et avec la nuit, cette question qui chavire dans l'oreille de celui qui s'est capitoné dans sa tanière de l'oubli : qui est l'homme sans nom ? Qui est cet être vacillant à deux doigts de s'éteindre, comme de se grandir, tiraillé par des vents contraires ? Ce capitaine d'un autre âge qui de bâbord à tribord danse sur son navire pour le maintenir à flot ? Cet Ulysse déclinant qui enfonce davantage sa casquette sur son crâne pour se donner le courage de croire à son malheur ? Qui peut le dire ? Même l'œil tout puissant de Judas ne parvient pas à pénétrer le mystère de celui qui s'est abandonné à une amnésie salutaire, et qui se prête bon gré mal gré à cette cérémonie extérieure avec la même royale indifférence que celle d'un animal de zoo envers ses visiteurs. Loufoque le chinetoque ! Et si les chiens eux-mêmes qui se trouvent à la périphérie de son royaume, ne peuvent, malgré leur flair avisé, reconnaître en lui ce héros qu'ils accueillirent et fêtèrent en un temps reculé à Ithaque, ce n'est pas que son manteau d'argile qui le recouvre a adsorbé toutes les odeurs qui permettraient de l'identifier, c'est qu'Ulysse n'est plus de ce monde, car ce néo monde qui a déplacé son centre de gravité vers un Orient extrême, ne connaît à présent que la nostalgie du futur ! De ce qui n'est pas encore ! Pékin n'est pas Athènes ! Nostalgie *no future* ou le cocktail à la pékinoise de l'Apocalypse capitaliste !

S'il est vrai que les Grecs entraînent à reculons dans la mort, leur passé devant eux, les Pékinois y entrent de front dans un fourmillement de

piétinements, prompts à défier cette entité irréversible qu'est la Mort par l'invincibilité de leur économie florissante. L'Argent ou la Mort ? Voilà résumée en trois mots l'intrigue grossière de cette tragédie contemporaine complètement ignorée de l'homme sans nom et de tous ceux qui, devenus invisibles dans cette forêt d'excroissances furibondes, ont été épargnés par cette rage nihiliste et égocentriste de *Chinaland*. La question de la Mort ne se pose pas pour notre vieil homme qui a sans doute épousé cette maxime peu mystique de Pascal selon laquelle « *on mourra seul* »... Ce qui tourmente l'homme sans nom relève d'un ordre cosmique et non métaphysique, ce n'est pas sa santé à lui, mais la santé de ce sol nourricier, son unique trésor, cette terre qu'il a générée dans sa déshérence, et qui est devenue grâce à ses soins journaliers son enfant à lui. Son secret qu'il voit grandir pendant les quelques instants d'oisiveté qu'il s'accorde précieusement entre deux tâches éreintantes, assis parmi des herbes hautes qui viennent tutoyer son visage sous l'effet d'une brise bienfaitrice, dans un dialogue intérieur incommunicable et incommensurable.

Olivia Bianchi